

## « Ce que parler veut dire » du langage-enveloppe à l'usage social du langage

Enseignants de maternelle, votre pratique vous a appris que les enfants n'ont pas la même expérience de ce à quoi sert le langage : pour certains, le langage n'est qu'instrumental ; cela concerne 8 à 10% des enfants qui arrivent à la maternelle.

Pourquoi s'interroger sur « ce que parler veut dire », dans ce stage centré sur le langage et la prévention de l'illettrisme, en maternelle ? Cela nous a semblé un préalable, préalable dont les visées sont de saisir le sens de la parole, chez l'enfant et d'en tirer les enseignements pour la pratique.

Parler est une fonction psychique complexe ; cette complexité peut être cernée en six points, qui peuvent être résumés ainsi :

- Parler est un contenant des émotions, des affects
- Parler, c'est appréhender l'étrangeté du monde
- Parler est une demande de partage de sens
- Parler, c'est élaborer le manque, assumer la séparation
- Parler, c'est acquérir un pouvoir sur le monde, sur les autres
- Parler, c'est s'inscrire dans des codes sociaux

Les différentes fonctions s'emboîtent et perdurent chez l'adulte.

L'essentiel du propos, aujourd'hui, est d'ordre psychologique : la lecture des réponses aux questionnaires, notamment celles concernant la première question, témoigne du fait que pour vous, enseignants, tout comme pour vos élèves, parler à rapport à « grandir ».

### ● La parole a une fonction d'enveloppe de l'affect

Nous partons de l'album « *Ça va mal* ». La parole, proférée ou reçue, est une enveloppe, un contenant. Elle donne forme au caractère chaotique du vécu de l'enfant.

La parole est une enveloppe psychique ; l'enfant a besoin d'enveloppe pour se sentir exister : le regard, la voix ont cette fonction d'enveloppe. Enseignants de la maternelle, vous connaissez bien ce rôle d'enveloppe du regard, de la voix, notamment à l'accueil.

Tout enfant a besoin, pour le sentiment de sécurité et d'existence, de contenants ; le premier contenant, c'est la peau. De l'enveloppe corporelle, il va se constituer des enveloppes psychiques ; de la peau, donnant ce sentiment d'enveloppe à d'autres contenants que l'enfant, dès le premier âge, recherche frénétiquement : lumière, voix, odeur ou tout autre objet sensoriel, qui puisse être éprouvé, momentanément, comme pouvant rassembler la personnalité. Les contenants permettent d'éviter le constant danger de se répandre ou de se désintégrer, se fragmenter (cf. l'album *Maman Colère*). Cet album, outre l'expérience précoce de l'enfant, décrit ce qui est spécifique de la souffrance autistique : n'avoir pu établir cette première peau. L'enfant intériorise l'enveloppe des soins prodigués par l'entourage, ainsi que l'enveloppe narrative. Toute narration pour un enfant est une enveloppe : d'où l'importance de lire des histoires aux enfants.

Donc, on parle pour se sentir accueilli, enveloppé. Un enfant qui parle éprouve une excitation vers l'autre. Il connaît apaisement et stabilisation, quand il est compris. Vous connaissez bien cela en tant qu'enseignant de maternelle. A contrario, pour l'enfant qui ne comprend pas bien, qui a du mal à se faire comprendre cela a des conséquences sur sa manière d'être, de ressentir...

La parole est une enveloppe destinée à stabiliser l'excitation. Cette fonction reste chez l'enfant (et chez l'adulte). Parler à l'autre ne va pas de soi, on le voit.

● Parler, c'est appréhender l'étrangeté du monde; parler, c'est vivre une certaine étrangeté par rapport au monde, par rapport à sa propre étrangeté ; le poète est celui qui nous livre cette expérience. Les enfants vivent des expériences d'inquiétante étrangeté, de façon plus ou moins douloureuse, plus ou moins excitante. Entrer dans le langage suppose d'accepter de rentrer dans l'inconnu ; l'enfant vit deux types d'étrangeté : celle du monde que le langage va s'employer à circonscrire ; celle des sons qu'il profère avec sa bouche : l'enfant doit habiter son langage, autrement dit prendre conscience que les sons qu'il profère ont du sens ; et c'est l'adulte qui donne du sens aux sons proférés.

Pour qu'un enfant ait envie de parler, il faut qu'il sorte de la proximité et de la connivence, point que nous trouvons clairement explicité dans les *Nouveaux Programmes de l'Ecole Maternelle*. Alain Bentolila emploie la formule lapidaire « le langage est tragique » : si nous avons besoin de nous parler, cela veut dire que nous ne sommes plus tout à fait ensemble. Il faut cet écart pour laisser un espace à l'émergence du langage.

Les premiers mots de l'enfant ne sont pas là pour désigner le monde ; c'est une manière de rompre l'étrangeté du monde, c'est une façon de coder, de mettre en relation un élément visible et un élément dans sa mémoire. Le malaise, l'enfant l'expulse, le crache en disant « ça », dans un mouvement d'exclamation et de surprise. Que dit un enfant quand il dit « ça ! » ? « Ça ! » peut être dit d'une lampe, d'un fauteuil, d'un chat, d'un cheval sans que « ça » change en fonction de l'objet désigné ; le mot ne désigne pas un objet particulier ; « ça » est là pour comparer à partir de catégories implicites : « c'est pareil, c'est pas pareil ». Ce point renvoie à l'album du même nom dont il est possible de faire des exploitations pédagogiques multiples. Cette dynamique du « pareil – pas pareil » fait parler l'enfant.

La parole est une prise de risque. Pourquoi l'enfant se risquerait-il à parler, s'il n'avait pas ces « catégories » du pareil et du pas pareil à sa disposition ? Il y a là un grand ressort de l'imaginaire, celui de l'entraînement à la création à partir de couples de contraires, ou de ce que Gianni Rodari appelle le « binôme imaginatif », c'est à dire la confrontation de deux mots éloignés sémantiquement : « chien », « armoire » : que peut-on dire ? Que peut-on écrire ? L'imagination, la parole, la pensée se font par couple.

L'enfant de petite section est encore dans cette appréhension de l'étrangeté du monde, parce qu'il n'a pas encore mis en ordre le monde par les mots, compétence à construire jusqu'en grande section et au-delà. Les compétences de communication sont à construire avant celles qui concernent la classification du monde.

● Parler est une demande de partage de sens

Qu'est ce qui fait parler un enfant ? Ce n'est ni l'urgence du besoin, il ne faut pas trop y croire ; ni le besoin, ni la nécessité, ni la faim, ni la soif. Les mots sont là pour manifester une demande de sens. A part « papa, maman », les premiers signifiants stables d'un enfant ne sont pas des mots qui désignent des objets, ils disent des états d'âme ; « ça », « ha », « voilà », « encore », ce que l'enfant ressent au contact du monde. On voit, donc, qu'à la racine de la parole, ce n'est pas la fonction référentielle « désigner » qui prime, mais la demande de partage du sens.

● Parler, c'est élaborer le manque, assumer la séparation

La capacité à imaginer, à parler naît du manque ; le langage n'est pas seulement fait de mots ; savoir parler, ce n'est pas uniquement avoir du vocabulaire, de la grammaire ; c'est mettre ce savoir au service d'une fonction psychique ; cette fonction psychique, c'est la capacité de représenter l'absence, la capacité de symboliser.

Se représenter l'absence, c'est cela parler. Les *Nouveaux Programmes* parlent de langage d'évocation. Mais qu'est-ce que cela veut dire « évoquer l'absence » ? Parler suppose toute une évolution mentale qui repose essentiellement sur la capacité à élaborer le manque ; vos élèves de Petite Section sont encore dans l'élaboration du manque, dans l'élaboration de la

séparation ; cela a des effets sur la parole. L'apprendre à parler n'est pas mécanique, c'est avant tout psychologique : pour parler, il faut désirer parler. Pour être un être de désir et donc parler, il faut assumer le manque. Pour parler, il ne faut pas être comblé. Comment l'enfant devient-il un être de désir, donc un sujet parlant ?

L'expérience première de l'enfant est une relation symbiotique où l'autre est un prolongement de lui, un appendice de lui-même. Il ne peut prendre conscience de lui-même et des autres que dans l'épreuve de séparation. Elaborer la séparation permet de parler et d'apprendre ; le fait de parler permet de séparer le réel de l'imaginaire.

Pour Françoise Dolto, l'enfant est un être langagier : le point de départ de la parole de l'enfant, c'est une demande, une demande de reconnaissance : « dis-moi que j'existe, que j'ai de la valeur pour toi... » Toute parole est, à ce titre, demande d'amour ; vous le savez bien, vous praticiens de maternelle.

Pour devenir un être désirant, il va falloir faire le deuil de cette relation fusionnelle primitive ; il va falloir élaborer le travail inconscient de coupure symbolique. Telles sont les conditions requises pour accéder à la parole : on ne parle pas dans la connivence, parler fait signe vers la séparation. Parler, c'est accepter une relation beaucoup plus distanciée avec l'autre. Pour grandir et donc parler, il faut quitter. L'album *Bibi* est exemplaire à cet égard.

Pour grandir et donc parler, l'enfant doit quitter l'expérience de toute-puissance, d'omnipotence, décrite par Winnicott, par l'expression de « créativité primaire » : l'enfant, par ses pleurs, fait venir une personne de son environnement : il acquiert –et cette expérience est fondamentalement nécessaire, car structurant du sentiment d'existence– l'impression d'avoir un pouvoir sur son environnement, de pouvoir changer ce dernier. Mais du pouvoir à l'emprise, il y a la distance d'un comportement structurant pour l'enfant à un comportement qui peut glisser vers l'incivilité, vers l'intolérance à la frustration : « maman, maîtresse ou maître doit être tout à moi... »

Pour parler, il faut connaître étrangeté, distance, insatisfaction et représentation mentale : l'enfant, qui reste tout puissant en maternelle, est celui qui n'a pas été désillusionné dans sa toute puissance, qui n'a pas connu les « nons » structurants, qui ne sait pas partager, qui ne sait pas différer la violence par les mots et qui, à court terme, risque de rencontrer des problèmes d'apprentissage.

Pour assurer le manque et la séparation, qui sont une épreuve difficile, *Les mots doux* sont là pour assurer la continuité psychique et affective. Le langage permet à l'enfant de se représenter l'absence ; il a comme le doudou, objet transitionnel, une fonction transitionnelle, celle qui assure le lien entre l'intérieur (la vie intérieure et fantasmatique de l'enfant) et l'extérieur (la réalité et ses exigences d'adaptation). Parler est du registre du jeu, au sens où, par le jeu, l'enfant a un sentiment de maîtrise de son environnement (il peut refaire la réalité selon son désir) et a la possibilité de gérer la séparation par ces substituts transitionnels qui permettent de représenter... (et on ne représente jamais que ce qui est absent... langage de l'évocation).

L'enfant de petite section parle, souvent, tout seul. C'est important, à respecter. On se parle pour éprouver sa continuité psychique, se sentir continu, pour ne pas se laisser envahir par des sentiments-sensations de vide et d'inexistence. Chez l'enfant ordinaire, pour que la parole pour soi permette l'apaisement, il faut que le lien avec autrui subsiste, que l'enfant puisse s'étayer de la pensée d'un destinataire : il faut se parler devant l'autre et dire des choses qui demeurent partageables.

● Parler, c'est acquérir un pouvoir sur le monde, sur les autres

Pour Alain Bentolila, certains enfants sont dans l'insécurité linguistique (absence de maîtrise du langage) ; l'insécurité linguistique conduit, souvent, au passage à l'acte dans la violence, qui est vécu comme une trace de soi. Parler, fondamentalement, c'est poser une trace de soi (tout comme le dessin). Aider l'enfant à s'affirmer en tant que personne ; dire à l'enfant « je ne t'ai pas compris », c'est l'aider à avoir plus de prise sur le monde et les autres. Mettre des mots à la place des coups.

Un être humain, nous sommes ainsi faits, ne peut accepter de ne laisser aucune trace de lui-même ; la trace la plus naturelle qu'on laisse de soi, c'est d'abord par la parole qu'on le fait.

« Je ne sais pas parler... Je ne sais même pas ce que parler et écrire veulent dire »... Ce sont les enfants qui ne savent parler que de ce qui est devant eux : langage aux moyens limités ; vocabulaire restreint, usage des marques grammaticales approximatif ; difficulté douloureuse à organiser chronologiquement et logiquement les parties de leur discours. C'est un langage qui ne supporte que la proximité. C'est « parler à vue ». Huit à dix pour cent des enfants arrivent en maternelles dans ce cas-là et émaillent leur langage, plus avant dans la scolarité de « Tu sais ! », pour embrayer le discours et établir une connivence.

Le langage est donc une conquête. Affronter à l'oral, la distance, l'imprévisible. Le véritable moteur de l'acquisition du langage, c'est la volonté de repousser progressivement les limites du connu. C'est-à-dire, s'adresser à ceux qu'on connaît moins pour leur dire des choses qu'ils ignorent.

Un enfant ne va chercher à s'emparer des moyens que propose la langue (précision des mots, organisation des phrases) que s'il voit se dessiner les enjeux du langage : quel bénéfice il va en tirer, le pouvoir que donne la force des mots sur les autres, la prise mieux affirmée sur le monde. Parler c'est prendre des risques, affronter l'inconnu. Il convient de laisser l'enfant prendre des initiatives conversationnelles, des risques de parole, selon Agnès Florin. Aider l'enfant à comprendre ce que parler veut dire. Un enfant n'apprend pas le langage en grandissant ; c'est le langage qui le fait grandir.

● Parler, c'est s'inscrire dans les codes sociaux

De nombreux albums abordent ce thème, à travers la politesse. Lisons, pour finir sur une touche d'humour, *Savoir vivre...*

Et pour conclure, quelques lectures :

- B. Dalle, *L'enfant au miroir de son nom*, Paris, L'Harmattan, 1999
- P. Jeammet, *L'enfant et le jeu*, Paris, Syros, 1994
- D. Renon, *C'est pas pareil*, Paris, Tourbillon, 2002
- G. Rodari, *Grammaire de l'imagination*, Paris, Rue du monde, 1998
- D. W. Winnicot, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975
  
- *Ecole et langage*, Entretiens Nathan, Paris, Nathan, 2003
- « *Plaidoyer pour les enfants de petite section* », Mireille Brigaudiot ;  
« *L'école de la dernière chance* », Alain Bentolila ;  
« *Naissance du vivre-ensemble* », Francis Imbert, in « *L'école maternelle* », cahiers pédagogiques, n°352, mars 1997
- *Qu'apprend à l'école maternelle*, Paris, C.N.D.P., 2002

Chantal Bolotte  
Professeur de Philosophie,  
Sciences de l'Éducation  
I.U.F.M. des Pays de la Loire